

de pied ou l'Espagne, ou la France. Quoi qu'il en soit de la sympathie italienne pour les nations sœurs, l'Italie est un peuple intéressant. Il n'est point, Dieu merci ! de question française, il n'est point de question espagnole, mais il y a une question italienne, tout comme il y a une question d'Orient. Cette question se ramène à ceci : "Est-il heureux pour l'Italie de s'être unifiée ?" En 1815, l'Italie en tant que territoire était divisée en cinq parties. Le Piémont, à la dynastie Savoisiennne, entreprenante et intrigante ; le royaume Lombard Vénétien qui appartenait à l'Autriche ; les duchés de Toscane, de Modène et de Parme à des Bourbons, les Etats de l'Eglise, et enfin le royaume de Naples gouverné par des Bourbons, lui aussi.

Seul de tous ces Etats, le Piémont était actif et remuant : il commença par s'assimiler les duchés du nord, et il sut entraîner la France dans cette guerre d'Italie si riche en gloire et si funeste dans ses conséquences pour notre pays. Engagé par l'ancien carbonaro Bonaparte, devenu Napoléon III, dans la lutte fratricide contre l'Autriche, notre alliée naturelle, contrepoids nécessaire à la puissance prussienne, cette guerre fut le contre bon sens le plus funeste du troisième empire.

Bientôt le Piémont s'attaqua aux Etats de l'Eglise, où il fomentait depuis longtemps des troubles. Il payait les révolutionnaires abus des